

Jean-Claude Rédjémé
Université de Bangui, Centrafrique
j_redjeme@yahoo.fr



Synergies Afrique des Grands Lacs n° 2 - 2013
pp. 141 - 153

Reçu le 30-10-12, accepté le 17-11-12

Résumé : En République Centrafricaine, la cohabitation des deux langues officielles (le français et le sängö) est à l'origine d'un phénomène linguistique qu'il convient d'appeler « appropriation carnavalesque ». En effet, contrairement à la Côte d'Ivoire où des mots provenant des langues locales sont insérés directement dans la langue française, en République Centrafricaine, certains mots de la langue française, enrichis de sens nouveaux, sont employés dans la langue sängö. Ce phénomène présente des avantages indéniables : les mots français sont utilisés pour nommer des réalités qui seraient mal traduites en sängö. Par ailleurs, ils offrent aux locuteurs centrafricains la possibilité d'exprimer l'ironie et l'humour. Enfin, ces mots s'inscrivent dans une perspective carnavalesque d'autant plus qu'ils dissimulent une critique sociale. Au total, cette étude vise à montrer que l'appropriation du français donne naissance à des particularismes qui constituent des écarts par rapport à l'usage du français central ou français standard pris globalement comme norme de référence de ces écarts.

Mots-clés : appropriation, carnavalisation, particularismes.

Appropriation and carnivalisation of French language in Central African Republic

Abstract: In Central African Republic, the cohabitation of both official languages (French and Sängö) is at the origin of a linguistic phenomenon that is suitable to be called "ludicrous appropriation". In Central African Republic, unlike in Ivory Coast where words from local languages are directly inserted in French language, some French words, enriched with new meanings, are used in Sängö language. This phenomenon has undeniable advantages: French words are used to name realities which would be wrongly translated in Sängö. Besides, they give to Central Africans the possibility to express irony and humor. These words, finally, are used for a ludicrous view given that they hide a social criticism. As the whole, this study aims at showing that the French appropriation results in some particularities which constitute the differences to the use of the Central French or Standard French generally considered as a reference rule of these differences.

Keywords : Appropriation, carnivalisation, particularisms.

Introduction

A la fin du XIX^e siècle, le géographe Onésime Reclus avait utilisé le terme « *francophonie* » pour désigner « *l'ensemble des populations parlant français.* »

Ace sens sociolinguistique, s'ajoute un sens géographique : « *l'ensemble des pays où l'on parle français!* » Dans cette perspective, la République Centrafricaine est un membre à part entière de la Francophonie. Elle dispose de deux langues de communication : le français et le sängö.

Le français, langue du colonisateur, est la première langue officielle. Il est la langue de l'administration et de l'enseignement. Le sängö, langue locale, a été choisi parmi tant d'autres par les missionnaires européens pour cause d'évangélisation : la Bible ainsi que les cantiques religieux ont été traduits en sängö. Très vite, cette langue va s'imposer dans tout le pays. La cohabitation de ces deux langues officielles est à l'origine d'un phénomène linguistique qui s'observe dans les zones urbaines notamment dans la capitale Bangui : l'appropriation carnavalesque.

Dans une approche comparative, ce travail vise à montrer que l'appropriation du français en République Centrafricaine donne naissance à des particularismes qui constituent des écarts par rapport à l'usage du français central ou français standard pris globalement comme norme de référence de ces écarts, et dont les dictionnaires de la langue contemporaine donnent une mesure approximative.

En effet, contrairement à la Côte d'Ivoire où des mots provenant des langues locales (comme le malinké ou le bambara) sont insérés directement dans la langue française, ou encore chez un écrivain comme Sony Labou Tansi qui, dans son roman *La Vie et demie*² « *fait éclater les mots pour exprimer sa tropicalité en inventant un lexique des noms capables de rendre la situation tropicale* »³, en République Centrafricaine, certains mots de la langue française, enrichis de sens nouveaux, sont employés dans la langue sängö. Les transformations opérées sont d'autant plus déroutantes qu'elles procèdent de la parodie, du carnavalesque.

1. Parodie et carnavalisation : approche conceptuelle

Les Africains ont tous une langue première, leur langue maternelle. Les langues occidentales telles que l'anglais et le français sont des langues secondes, imposées par les européens dans le cadre de leur politique d'assimilation culturelle. Etant utilisée comme langue officielle dans plusieurs pays d'Afrique, la langue française subit beaucoup de transformations. Ces transformations procèdent de la parodie sinon du carnaval. Qu'est-ce que la parodie ? Comment se manifeste-t-elle du point de vue linguistique ? Comment interpréter ce phénomène ? Telles sont les questions qui seront abordées dans cette étude.

1.1 De la parodie

Le concept de parodie est intimement lié à celui de la rhapsodie. C'est du moins le point de vue de Scalizer :

De même que la satire est née de la tragédie, et le mime de la comédie, ainsi la parodie est née de la rhapsodie [...] En effet, quand les rhapsodes interrompaient leur récitation, des amuseurs se présentaient qui retournaient en vue du délassement de l'esprit tout ce qu'on venait d'entendre. Aussi les appela-t-on parodistes, puisque,

à côté du sujet sérieux proposé, ils en introduisaient subrepticement d'autres, comiques⁴.

La parodie apparaît ainsi comme une rhapsodie retournée, déformée. La forme la plus rigoureuse de la parodie consiste à reprendre littéralement un texte connu pour lui donner une signification nouvelle. Autrement dit, il s'agit d'une écriture seconde qui suppose une écriture première. Dans la mesure où elle combat le conformisme, la parodie apparaît comme une littérature carnalisée : le carnaval est l'image d'un monde à l'envers. En effet, les phénomènes dont nous parlerons suivent une logique qui dépasse la logique du discours codifié. C'est dans le carnaval que Bakhtine⁵ ira chercher les racines de cette logique dont il est aussi le premier à aborder l'étude. Selon Bakhtine, le carnaval est une subculture critique dont les rites et les activités mettent en question la morale dominante et les normes en vigueur. Le carnaval a des effets subversifs, incompatibles avec le sérieux de la culture officielle des Seigneurs. Il mettait en question le caractère absolu et éternel des valeurs officielles. Bakhtine définit la « carnavalisation » comme « l'influence déterminante du carnaval sur la littérature et les genres ».

1.2 La carnavalisation littéraire

L'Afrique francophone compte des écrivains de renom qui ont tendance à utiliser un français non conformiste, c'est-à-dire un français qui est différent du français hexagonal. Il s'agit notamment de l'Ivoirien Ahmadou Kourouma dont le roman, *Les Soleils des indépendances*⁶, se veut une traduction du malinké en français. En effet, l'auteur observe des écarts par rapport au français de France pour mieux exprimer son être profond. Cette audace (linguistique) n'a pas été du goût de la « Francophonie de l'hexagone ». D'où l'accueil froid et mitigé réservé à ce roman lors de sa parution en 1968 au Canada, alors que le Québec qui l'édita en premier lieu, lui réserva un accueil enthousiaste. Son roman débute de la manière suivante : « *Il y avait une semaine qu'avait fini dans la capitale Koné Ibrahima.* »

Dans cette phrase, pour exprimer l'idée de la mort de Koné Ibrahima, l'auteur pense au mot malinké « abana » (il a fini, il est fini, il est mort) pour donner un sens à sa phrase. La double appartenance de Kourouma à la culture française et malinké lui permet de choisir librement un champ sémantique qui dépasse son bilinguisme. C'est ainsi qu'il parvient à faire parler son narrateur et ses personnages dans la langue de son terroir. Il a fallu attendre l'édition française par le Seuil en 1970 pour que cette œuvre soit reconnue à sa juste valeur.

Mais si on peut parler d'originalité syntaxique chez Ahmadou Kourouma, chez un auteur comme Sony Labou Tansi, l'originalité est surtout d'ordre lexical. Ainsi on retrouve chez lui des néologismes comme « gester » (faire de grands gestes), « sourissonner » (avoir un grand sourire), « pistolétographe » auteur de graffitis, « chaïdanisés » (les fils du Guide Providentiel ayant choisi de se joindre à leur mère Chaïdana dans l'Etat sécessionniste de Darmelia). L'auteur justifie l'emploi des néologismes dans *La Vie et demie* en ces termes : « Je fais éclater les mots pour exprimer ma tropicalité : écrire mon livre me demandait d'inventer un lexique des noms capables de rendre la situation tropicale⁷. »

C'est dire que les particularités linguistiques de la « Francophonie périphérique » procèdent de la nécessité de nommer les réalités inconnues du français parce qu'étrangers à l'environnement national et culturel de la France. Ces emplois sont d'autant plus déroutants qu'ils s'inscrivent dans le registre de la parodie, du carnaval. C'est cette logique carnavalesque que nous retrouvons dans le contexte linguistique centrafricain.

2. L'« appropriation carnavalesque » du français

A l'instar de Bakhtine qui définit la « carnavalisation » comme « l'influence déterminante du carnaval sur la littérature et les genres », nous définissons l'« appropriation carnavalesque » comme la manifestation du carnaval dans le langage populaire.

2.1 Les particularités lexicales du français en Afrique noire⁸

Dans la plupart des pays d'Afrique francophone, il existe un phénomène linguistique propre aux zones urbaines. Il s'agit du « français populaire » ou plus exactement ce qu'il convient d'appeler « français de la rue », un type de français utilisé par les jeunes ou « enfants de la rue » pour marquer leur appartenance au groupe social auquel ils s'identifient. A ce titre, on assiste soit à la déformation des mots français, soit à la fusion des mots des langues occidentales avec des mots des langues locales. Ce phénomène est très développé en Côte d'Ivoire, notamment à Abidjan où il est très connu sous l'appellation « nouchi⁹ ».

Par exemple pour désigner une fille ou une copine, on dira « Go » (de l'anglais « va » ou « allons »). Ainsi, « être sans go » veut dire « être sans copine » ou « être célibataire ».

De même, le mot « Togo » est employé non pas pour désigner un pays d'Afrique mais de l'argent, et plus particulièrement la pièce de cent francs CFA. Ainsi, 1 Togo = 100 FCFA ; 2 Togo = 200 FCFA, etc.

Quant au mot « Djéz », il est synonyme du mot anglais « business », autrement dit « Affaire juteuse » pouvant rapporter beaucoup d'argent.

Une autre expression digne d'intérêt est « Djôsseur de nama ». Ici, le premier mot comprend une racine « djô » qui signifie « attraper », « saisir ». Ce mot a été francisé par l'ajout du suffixe « sseur » suivant le modèle grammatical français comme chasseur. Le deuxième mot « nama », signifie « voiture ». Ainsi, « Djôsseur de nama » veut dire : gardien de voitures.

Enfin, le mot « Bakroman » est composé du verbe « bakro » (dormir) et du mot anglais « man » (homme). Ainsi, « Bakroman » désigne une personne qui dort n'importe où, autrement dit un « sans domicile fixe ».

Ces mots et expressions dont la liste n'est pas exhaustive, sont généralement intégrés dans des phases « françaises ». Cependant, tout francophone qui

n'appartient pas au milieu « nouchi », qui ne maîtrise pas le code, ne peut les comprendre. Comment ce phénomène se manifeste-t-il dans le contexte centrafricain ?

2.2 Les emplois particuliers du français en Centrafrique

Comme à Abidjan, les jeunes de Bangui utilisent souvent des termes spécifiques pour désigner telle ou telle chose. Mais à la différence des jeunes d'Abidjan qui intègrent, dans des phrases françaises, des mots provenant des langues locales ou étrangères, les jeunes de Bangui, eux, s'expriment en sängö en utilisant des mots de la langue française avec des sens différents. Il s'agit d'une utilisation parodique, carnavalesque. C'est ce que nous nous proposons de montrer dans les lignes qui vont suivre, en partant des traits caractéristiques du carnaval, à savoir : l'aspect festif, la logique de l'envers, l'usage du vocabulaire familier et grossier, le réalisme grotesque, et la critique sociale en toile de fond.

2.2.1 L'aspect festif du carnaval

Les exemples de mots et expressions de la langue française ayant des significations singulières sont nombreux. Nous nous contenterons de huit vocables en commençant par le mot « jazz » qui exprime bien l'aspect festif du carnaval.

Jazz

Ce mot désigne un genre ou un style musical issu de la musique profane des Noirs des Etats-Unis; il est synonyme de Blues ou de negro-spiritual.

A Bangui, « jazz » renvoie au mot « fête ». Ainsi, quand quelqu'un dit : « Molengué koli so lo yé jazz mingui », cela veut dire : « Ce jeune homme aime beaucoup s'amuser ». Le mot est utilisé à l'endroit des personnes qui aiment festoyer, qui aiment aller dans les dancings, les balles de jeunes ou les boîtes de nuit, qui aiment boire les alcools ou qui aiment les filles, etc. Dans cette perspective les personnes de ce genre sont considérées comme des « fêtards » ou des « Don Juan ». Pendant les carnivals, les hommes oublient les interdits, les tabous. Le carnaval, depuis le Moyen Âge, donnait aux gens du peuple l'occasion d'échapper à l'autorité de l'Eglise et de l'Etat et de s'offrir, une fois l'an, tous les excès : danser, boire, se déguiser et se moquer impunément du pouvoir en place.

Si les Centrafricains utilisent le mot « jazz » pour désigner la tendance à aimer les femmes, la boisson, les bars dancings, etc., cela signifie qu'ils considèrent celui qui est friand de « jazz » comme un homme inconscient qui dilapide son argent pour des futilités et qui, par conséquent, ne peut s'occuper convenablement de son foyer, de ses enfants, de sa femme, etc. Autrement dit, c'est quelqu'un qui ne pense pas à son avenir, qui connaîtra la déchéance. Le mot est donc utilisé dans un sens péjoratif pour dénoncer le mauvais comportement de certaines personnes.

2.2.2 La logique de l'envers

Le monde du carnaval est un monde à l'envers : lors du carnaval, l'ordre hiérarchique est renversé. Le carnaval est le lieu de transgression des lois, des tabous, des interdits. Son discours est une contestation du discours institutionnel sur la Divinité ou le sacré. C'est cette idée qui est évoquée dans le mot « père ».

Père

Le mot « père » désigne celui qui a un ou plusieurs enfants. Dans un foyer, c'est lui qui est le maître. C'est lui qui a la responsabilité de sa famille. Il sert d'exemple pour ses enfants. Il est respecté, voire « divinisé » à l'image du Saint-Père ou du Dieu le père. C'est donc quelqu'un de très important au sein de la société.

Dans le contexte centrafricain, le mot « père » a une autre signification. En effet, beaucoup d'hommes âgés aiment sortir avec des jeunes filles qui ont souvent l'âge de leur fille, voire celui de leur petite fille. Il s'agit généralement des hommes de 50 ans et plus ayant une grande richesse, donc capables par exemple d'assurer la scolarité de la fille et de lui offrir tout ce dont elle a besoin. Mais pour ne pas paraître ridicule devant les gens, la fille, l'appellera « père » ou « papa » ; le « papa », à son tour, appellera son amante « ma fille ». C'est dire que cette appellation permet aux deux amants de dissimuler leur relation. Car cela est souvent mal perçu par la société.

En effet, comment concevoir une relation entre une fille de 16 ans avec un homme de 50 ans, son grand père ? On entend souvent dire que « l'amour n'a pas d'âge ». Mais lorsque l'écart est très grand, cela s'appelle « détournement de mineur », acte condamné par la loi. Ainsi, lorsque la fille appelle son amant « père » ou que le « père » appelle sa maîtresse « ma fille », l'un et l'autre reconnaissent implicitement que la relation est « illicite ». Mais dans cette affaire, c'est le « père » qui est vraiment mis en cause eu égard à son âge, d'autant plus qu'il est supposé ne pas ignorer la loi.

Du point de vue du carnaval, ce comportement est d'autant plus normal que le carnaval est le lieu de transgression des lois, des tabous, des interdits. Il permet un renversement de l'état des choses et une libération : l'inceste, la débauche, sont permis.

Par ailleurs, la logique de l'envers s'explique par la « chute » du « père » : en ayant des rapports avec des mineures, il se rabaisse au niveau des « enfants ». Celui-là même qui devrait servir de modèle apparaît finalement comme un contre-exemple. C'est le roi qui enfle l'habit du bouffon comme le précise Bakhtine : « Si l'on avait commencé par donner au bouffon les parures du roi, à présent que son règne est terminé, on le déguise, on le « travestit » en lui faisant enfiler l'habit du bouffon¹⁰. » C'est que « l'existence de carnaval » qui se situe « en dehors des ornières habituelles » est en quelque sorte une « vie à l'envers ». Cette logique se manifeste aussi dans l'usage d'un vocabulaire familier et grossier.

2.2.3 L'usage du vocabulaire familier et grossier

Alors que les injures, les grossièretés, etc., constituent des éléments les plus décriés de la société, donc contraires aux bons usages, à la bienséance, elles se présentent plutôt comme un trait pertinent du carnaval. Ici, c'est la remise en question des normes sociales en vigueur, la transgression des lois, des tabous, des interdits. D'où l'emploi d'un langage trivial et bas comme « soupou ».

Soupe (soupou)

En français standard, « soupe » signifie : potage ou bouillon dans lequel divers ingrédients sont cuits en morceaux de tailles diverses. Par ailleurs, « un gros plein de soupe » est une locution familière qui sert à désigner un homme très gros, un ventru.

En partant sans doute de cette locution familière, le mot « soupou » (déformation de « soupe ») évoque chez les jeunes centrafricains l'idée de rondeur ou de grosseur (d'une femme). En fait, ce mot désigne particulièrement les fesses de la femme du point de vue de sa grosseur. Ce vocable a été vulgarisé par les artistes musiciens centrafricains, notamment par le groupe « Zokéla i ti Maïti ». A la fin de leur chanson intitulée « Soupou », l'un des chanteurs s'écrie : « So soupou ! » (Quelles fesses !)

Dans un autre titre on peut entendre : « Soupou ti mo so bébé, bata ni ô mo mou na wani ô ». Ce qui peut se traduire par : « Garde bien tes fesses (ton corps) pour le propriétaire (ton mari) ». Autrement dit, ne te livre pas à n'importe quel homme (à la prostitution). Ton corps, c'est pour ton mari uniquement. C'est dire que certaines femmes, comme lors d'un carnaval, échappent au contrôle de leur mari. Elles transgressent ainsi les interdits en se permettant toutes les folies du monde.

Si nous nous référons à la chanson du groupe « Zokéla i ti Maïti » dans laquelle il est demandé à la femme de garder sa soupe (son corps) pour son mari, nous pouvons dire que derrière cette chanson, il ya une critique acerbe envers certaines femmes centrafricaines, celles qui, même mariées, se permettent d'avoir plusieurs amants. En parlant donc de « soupou » dans leurs chansons, les musiciens centrafricains dénoncent toutes les formes de prostitution qui sont souvent à l'origine de divorces, de maladies, de morts, d'orphelins du SIDA, etc. Dans cette perspective, ces musiciens contribuent indirectement à la sensibilisation sur les Infections Sexuellement Transmissibles, en invitant les femmes à la fidélité.

Il convient de dire aussi que les scènes érotiques constituent un aspect visible du carnaval. En effet, pendant les carnivals, les hommes oublient les interdits, les tabous, et s'offrent tous les excès : c'est le règne du délire et de l'impertinence. Dans ce contexte, les costumes les plus extravagants sont prisés. Les hommes et les femmes peuvent ainsi exhiber leurs corps presque nus en spectacle. C'est dire que la nudité et les scènes érotiques sont une caractéristique des carnivals. Les regards de beaucoup d'hommes ne sont-

ils pas attirés par les femmes qui exhibent souvent leur « soupou » à travers des minis jupes ou des collants sexy ? Catherine Monfajon montre à quel point la beauté et la nudité constituent une obsession qui régleme la vie des habitants de Rio de Janeiro, ville brésilienne réputée pour son carnaval :

Patricia, écrit-elle, vit au Brésil, à Rio de Janeiro, une ville où l'on doit être mince et jeune, à quinze ans comme à cinquante. Voire pour l'éternité, comme en témoigne Dercy Gonsalvez, une vedette de music-hall qui, à quatre-vingt-dix ans et après d'innombrables liftings, est très fière d'avoir défilé seins nus lors du dernier carnaval¹¹.

2.2.4 Le réalisme grotesque

La surabondance fait partie des éléments que Bakhtine considère comme le substrat du système d'image de la culture populaire. Dans le cas de cette étude, l'idée de surabondance est évoquée dans la nourriture. L'expression « 25 morceaux » en est une illustration.

25 morceaux

Avant de donner l'explication de cette expression, il convient de répondre à cette question : « 25 morceaux » de quoi ? En fait, il est question de « 25 morceaux » de viande. En effet, en Centrafrique, l'expression « 25 morceaux » renvoie à une femme âgée qui entretient un jeune homme dont l'âge varie entre 18 et 25 ans (ceci n'est qu'une approximation). Autrement dit, une femme qui donne toujours à son amant un plat contenant « 25 morceaux » de viande. En réalité, « 25 morceaux » est une hyperbole employée pour traduire tout simplement l'idée de surabondance de nourriture. C'est-à-dire que le jeune homme est toujours très bien nourri. En effet, il doit être bien nourri pour pouvoir bien remplir son « devoir conjugal ». Il convient de préciser cependant que les « 25 morceaux » sont utilisés comme un appât, un moyen pour maintenir le jeune homme, surtout lorsqu'il n'a pas d'autres moyens de survie.

A l'instar du « père » qui sort avec les petites filles, la femme âgée ou « 25 morceaux » qui sort avec un jeune homme de moins de 18 ans commet également le délit appelé détournement de mineur.

Mais dans ce cas de figure, le jeune homme (le gigolo) est comme dans une prison infernale : généralement sa « mère » ne lui permet pas de sortir avec d'autres filles ou d'envisager un mariage avec une fille qu'il aime. S'il désobéit, soit elle cherche à l'éliminer physiquement ou mystiquement, soit elle le maudit. C'est ainsi que beaucoup de jeunes ont trouvé la mort ou sont devenus fous.

Un autre inconvénient réside dans le fait que la prise en charge complète du jeune homme tue en lui tout esprit d'initiative. Il ne fait rien et attend que tout lui soit donné par sa « mère ». Si bien qu'en cas de rupture (décès de la « mère » par exemple), il éprouvera du mal à affronter les réalités de la vie.

Pour toutes ces raisons, l'expression « 25 morceaux » apparaît sous un jour négatif. Elle sert finalement à nommer des femmes aux intérêts égoïstes, en

somme des mégères. Elle sert également à critiquer les « Koukourés » (gigolos) qui se contentent de cette prise en charge maternelle au lieu de faire des efforts personnels dans la vie. Comme on le voit, certains traits pertinents du carnaval sont dévoilés : l'excès de nourriture, la transgression des interdits et la critique sociale.

2.2.5 La satire sociale

La parodie comporte irrésistiblement la connotation de satire et d'ironie. Aussi, certains mots ou expressions, employés avec des sens différents de ceux que nous proposent les dictionnaires de la langue française, servent-ils à faire la critique de la société. Le mot torchon en est un exemple.

Torchon

*Le Robert*¹² définit ce mot en ces termes : « Toile qui sert à essuyer la vaisselle, les meubles ». A Bangui, ce mot est plutôt employé pour désigner une chaussure en plastique, une sorte de sandale légère à gomme dévoilant le dessus du pied. Il est synonyme du mot sängö «ngbala».

En fait, le mot « torchon » renvoie à une chaussure de mauvaise qualité, de peu de valeur. Cette chaussure soulève la poussière et salit celui qui la porte. Ainsi, la personne qui chausse un « torchon » doit avoir un vrai torchon dans sa poche pour se nettoyer régulièrement les pieds. C'est dire qu'il n'existe pas une différence notoire entre celui qui marche nu-pieds et celui qui la porte. Autrement dit, c'est une chaussure portée par des jeunes démunis, qui n'ont pas les moyens pour s'offrir une paire de soulier. Ce genre de chaussure est souvent appelé « En attendant ». Cela veut dire que les jeunes sans emploi portent des « torchons » en attendant des lendemains meilleurs. D'ailleurs, il n'est pas rare de voir devant certains dancings de la place des pancartes interdisant l'accès aux porteurs de torchons (ngbalas) : STOP NGBALA !

Le mot « torchon » sert donc à évoquer les conditions de vie des jeunes, le chômage et la pauvreté dont ils sont victimes. Il cache, comme le masque carnavalesque, une critique dirigée à l'endroit des gouvernants qui doivent créer les conditions nécessaires pour l'épanouissement de la jeunesse. Cela est d'autant plus justifié que le discours du carnaval est un discours subversif : il est une mise en cause de l'autorité des pouvoirs étatiques. Intéressons-nous maintenant au mot écran.

Ecran

En français courant, le mot « écran » signifie : zone d'affichage (des images ou des données audiovisuelles ou multimédias).

En Centrafrique, ce mot est employé pour désigner une situation embarrassante ou confuse dans laquelle se trouve une personne. Cette idée est née avec l'apparition des Ciné-clubs ou Ciné-vidéos. En effet les jeunes cinéphiles qui fréquentent ces lieux ont l'habitude d'assister à l'interruption d'un film. Cette

interruption peut être provoquée par une défaillance du lecteur DVD ou du DVD lui-même. Ainsi, le dernier personnage qui apparaît à l'écran, du fait de son immobilité, est comme dans une mauvaise posture. D'où l'expression : « Mo ngba na lè ti écran ». Ce qui peut se traduire par : « Tu es resté sur l'écran ». Cette expression a une variante : « Mo gba na lè ti fiche ». Ici, le mot « fiche » est le diminutif du mot « Affiche ». En effet les affiches des films montrent des images inanimées qui font penser aux images fixes sur écran. D'où l'emploi de l'une ou l'autre expression pour décrire la même situation.

Ainsi, l'expression « Mo ngba na lè ti écran » est souvent utilisée par les jeunes, notamment dans les lycées et collèges, pour se moquer de leurs condisciples qui, interrogés, n'arrivent pas à répondre à la question du professeur. Elle sert aussi à se moquer des hommes ou des femmes pris en flagrant délit d'adultère, de vol, etc. Elle sert enfin à stigmatiser les hommes politiques ou des religieux impliqués dans des affaires sombres : corruption, drogue, sexe ...

Ce que nous venons de décrire s'inscrit dans la logique du carnaval. En effet le carnaval est un espace de liberté et d'impunité : ce n'est que pendant le carnaval que le peuple peut défier les autorités politiques et religieuses en les critiquant publiquement, sans crainte de représailles. La critique sociale peut s'observer également dans le mot « zouglou ».

Zouglou

« Zouglou » est un mot créé par les étudiants ivoiriens dans les années 90 pour désigner à la fois une danse et une musique très rythmée dans laquelle ils dénonçaient les mauvaises conditions de vie dans les campus universitaires. Le leader de ce mouvement s'appelle Bilé Didier, dont la chanson « Gboglo Koffi » a connu un très grand succès en son temps. Ce mot fait désormais partie de la langue française d'autant plus qu'il s'est propagé dans le monde francophone, notamment grâce aux médias internationaux (RFI, TRACE, etc.) qui diffusent cette musique et en parlent abondamment.

En Centrafrique, ce mot est employé dans un sens différent. Ici, le mot sert à désigner un plat servi dans un petit restaurant de quartier. En fait, il s'agit d'un plat accessible à ceux qui ont un pouvoir d'achat très faible. Par métonymie, le mot désigne un restaurant destiné aux pauvres, autrement dit une gargote. Ainsi par exemple voici comment les phrases suivantes peuvent être traduites :

Guoué mo vo na mbi zouglou. = Va m'acheter un plat qui coûte moins cher.

Mbéni zouglou a yéké gué apé ? = Il n'y a pas de gargote dans les parages ?

Si le mot « zouglou » désigne le plat servi dans un petit restaurant de quartier ou le restaurant des pauvres, cela suppose que dans les quartiers populaires, on rencontre beaucoup de gens qui vivent en-dessous du seuil de pauvreté, qui ne peuvent avoir accès à un repas de luxe et qui, par conséquent, se contentent des plats médiocres servis dans des restaurants on ne peut plus insalubres.

Ce mot sert donc à décrire la vétusté des gargotes, le manque d'hygiène dans ces lieux, mais aussi la précarité dans laquelle se trouvent les gens : l'insuffisance

de ressources financières chez ceux qui fréquentent ces « zougou ». Bref, il sert à décrire la misère du peuple. Les autorités politiques sont ainsi interpellées : ce sont elles qui doivent créer les conditions nécessaires pour que le peuple puisse accéder à une nourriture décente. Que dire enfin du mot SIDA ?

SIDA

Les lettres SIDA sont les initiales de Syndrome d'Immunodéficience Acquise. C'est une maladie virale qui fait partie des Infections Sexuellement Transmissibles. A l'heure actuelle, il n'existe aucun médicament efficace pour son éradication. Le seul moyen de prévention reste le préservatif.

En Côte d'Ivoire¹³, le mot SIDA a été défini par certaines personnes comme un « Syndrome Inventé pour Décourager les Amoureux ». En Centrafrique, certaines mauvaises langues donnent à ce mot un sens nouveau et déconcertant : Salaire Insuffisant Difficilement Acquis.

D'où vient cette définition et qu'est ce qui la justifie ? Cette définition vient d'un constat. En effet, depuis les années 90, plusieurs crises sociopolitiques ont fragilisé, sinon ébranlé l'économie centrafricaine de sorte que les salaires des fonctionnaires, les pensions des retraités, les bourses des étudiants ne pouvaient être payés régulièrement. On se souvient des grèves répétées de ces dernières années dont le but était d'exiger un droit légitime.

Par ailleurs, on se rend compte que les salaires n'ont pas connu d'augmentation depuis plusieurs années alors que le pays connaît une inflation galopante. Dans ces conditions, comment le fonctionnaire moyen peut-il subvenir correctement aux besoins de sa famille ? Ainsi, non seulement le salaire est insuffisant mais il est difficilement acquis, d'autant plus qu'il vient souvent après quelques jours de grève. Dans cette perspective, on peut dire que les fonctionnaires centrafricains ont tous le « SIDA ». Ceux qui utilisent cette expression tirent donc à boulet rouge sur les gouvernants. Ils les invitent, pour ainsi dire, à améliorer les conditions de vie des travailleurs centrafricains.

3. Interprétation de l'utilisation carnavalesque du français en Centrafrique

3.1 Du langage anticonformiste

Nous venons d'illustrer le concept de parodie et du carnaval à partir de l'emploi particulier de certains mots de la langue française dans le contexte linguistique centrafricain. En effet, il apparaît que tous les mots étudiés sont employés parodiquement. C'est-à-dire que les locuteurs centrafricains leur ont donné un sens différent du sens original. On assiste alors à une subversion de la langue française.

Nous avons vu plus haut que la parodie comme le carnaval combat le conformisme. Elle est anticonformiste dans la mesure où elle s'oppose à la première définition du mot pour en proposer une nouvelle. Si nous partons de l'idée selon laquelle l'« appropriation carnavalesque » est la manifestation du

carnaval dans le langage populaire, alors les particularismes étudiés ici doivent être perçus comme une transgression des normes linguistiques en vigueur. C'est-à-dire que les locuteurs centrafricains ont délibérément choisi de délaissé les sens fournis par les dictionnaires de la langue française pour créer des sens nouveaux. C'est que le carnaval libère la parole des contraintes historiques, ce qui entraîne une audace absolue de l'invention philosophique et de l'imagination. Le carnaval étant le lieu de transgression des lois, des tabous, des interdits, les locuteurs centrafricains ne risquent donc pas de tomber sous le coup des censeurs, des puristes de la langue française.

3.2 De la critique sociale

Selon Bakhtine, au Moyen Âge et à la Renaissance, le carnaval occupait une place de choix. A côté de la culture officielle, celle de l'Eglise et de l'Etat, il y avait un second monde où la culture populaire s'exprimait dans le comique et le carnavalesque.

Le carnaval a une fonction critique. Cette critique se manifeste par la dénonciation qui s'opère grâce au procédé de l'ironie et de la satire constante, par le rabaissement des personnages importants qui, en dépit de leur statut social élevé, commettent des actes « disconvenants ¹⁴», comme nous l'avons vu avec le cas du « père », et de la « mère » (« 25 morceaux »). Ce qui conduit à donner une image négative des autorités du pouvoir. Sous les mots employés parodiquement se dégagent, implicitement, des jugements moraux. Le rabaissement des personnages importants s'inscrit dans une logique de l'envers.

Conclusion

En Centrafrique, avec le développement de l'urbanisation, on assiste actuellement à l'émergence de particularismes qui n'ont rien à voir avec l'usage légitime du français institutionnel. En effet, plusieurs mots de la langue de Molière subissent une modification sémantique et sont introduits dans la deuxième langue officielle du pays : le sängö. Il s'agit d'une subversion, d'une transgression des normes de la langue française par les locuteurs centrafricains. Cette transgression s'inscrit dans la logique du carnaval. Loin de voir la perte d'authenticité du sängö ou sa dénaturation, il sied d'envisager les interférences linguistiques comme une source d'enrichissement dans le contexte de la mondialisation : les mots français sont utilisés pour nommer des réalités qui ne peuvent être bien traduites en sängö. Un deuxième avantage réside dans la capacité de ces particularismes à exprimer l'ironie, l'humour et surtout la critique sociale. C'est dire que les transformations sémantiques opérées procèdent de la nécessité d'exprimer une vision du monde.

Bibliographie

Bakhtine, M. 1970. *L'œuvre de François Rabelais et la culture populaire au Moyen Âge et sous la Renaissance*. Paris : Gallimard.

Genette, G. 1982. *Palimpsestes*, Paris : Seuil.

- Joubert, J.L. 1986. *Les Littératures francophones depuis 1945*, Paris : Bordas.
- Kourouma, A. 1970. *Les Soleils des indépendances*, Paris : Seuil.
- Labou Tansi, S. 1979. *La Vie et demie*, Paris : Seuil.
- Martin-Granel, N. 1991. *Rires noirs : anthologie romancée de l'humour et du grotesque dans le roman africain*, Paris : Sèpia.
- Monfajon C. 1997. « Les Brésiliennes folles de leur corps », *Marie Claire*, n° 541, pp. 96-99.
- N'Gal, G. 1982. « Les «tropicalités» de Sony Labou Tansi », *Silex*, n° 23.
- Rachelle-Latin, D. et al. 1988. *Inventaire des particularités lexicales du français en Afrique Noire*, Paris : EDICEF/AUPELF.
- Rédjémé, J.-C. 2000. *Les recherches formelles dans l'œuvre romanesque de Sony Labou Tansi*, Thèse de Doctorat de 3^{ème} cycle de Lettres Modernes, Université de Cocody.

Notes

- ¹ Cité par Jean Louis Joubert, *Les Littératures francophones depuis 1945*, Paris, Bordas, 1986, p.7.
- ² Sony Labou Tansi, *La Vie et demie*, Paris, Seuil, 1979. Notre thèse de 3^{ème} cycle porte sur l'œuvre romanesque de cet auteur.
- ³ Cité par Georges N'GAL dans « Les «tropicalités» de Sony Labou Tansi », *Silex*, n° 23, Grenoble, 1982, p.335.
- ⁴ Cité par Gérard Genette dans *Palimpsestes*, Paris, Seuil, 1982, p. 21.
- ⁵ Mikhaïl Bakhtine, *L'œuvre de François Rabelais et la culture populaire au Moyen Âge et sous la Renaissance*, Paris, Gallimard, 1970.
- ⁶ Ahmadou Kourouma, *Les Soleils des indépendances*, Paris, Seuil, 1970.
- ⁷ Georges N'GAL, *op.cit.*, p. 335.
- ⁸ Nous empruntons ce titre aux auteurs de *L'Inventaire des particularités lexicales du français en Afrique noire*, Paris, EDICEF/AUPELF, 1988.
- ⁹ Argot de petits voyous, devenu langue de tous les jeunes citadins. Parler combinant des termes linguistiques issus du français, de l'anglais et des langues locales.
- ¹⁰ Mikhaïl Bakhtine, *op.cit.*, p. 199.
- ¹¹ Catherine Monfajon, « Les Brésiliennes folles de leur corps », *Marie Claire*, n° 541, septembre 1997, pp. 96-99.
- ¹² *Le Robert, dictionnaire de français*, Paris, Dictionnaires Le Robert, 2005.
- ¹³ Nous avons, dans le cadre de nos études universitaires, passé plusieurs années en Côte d'Ivoire. D'où les nombreuses références à ce pays.
- ¹⁴ Nicolas Martin-Granel, *Rires noirs : anthologie romancée de l'humour et du grotesque dans le roman africain*, Paris, Sèpia, 1991, p. 33.